

LA LÉGENDE
DE
LEPERDIT



RENNES

IMPRIMERIE ANTONY LAURENT ET C^{ie}

Rue Leperdit, 2 bis.

—
1891



LA LÉGENDE

DE

LEPERDIT



L'école *libérale* sous la Restauration — les comédiens de quinze ans — cette pépinière de conspirateurs égoïstes, hypocrites, implacables dans leurs rancunes, — foyer de basses passions, d'animosité et de haine anti-chrétienne, — voilà d'où est sortie la cabale qui a fabriqué la « légende de *Leperdit*. »

A grand renfort de racontars suspects, de vantardises dénuées d'autorité et de fondement sérieux, le parti hostile à la Royauté composa alors à *Leperdit* une biographie fantastique, il lui dressa un piédestal, il en fit un héros !

Il serait temps de réduire l'idole à ses réelles proportions, de rétablir les faits dans leur exactitude et leur simplicité historiques.

Jean Leperdit était un petit tailleur à la façon, de Basse-Bretagne. Né en 1752, au village de Kergrisel, près Pontivy, il était fils d'un brave paysan, cultiva-

teur aisé. A dix-huit ans il choisit l'état de tailleur, et quitta son pays pour faire « son tour de France, » selon l'usage d'alors.

De retour en Bretagne, après quelques années d'absence, il se fixa à Rennes, où il se maria en 1782.

Père de deux filles, dont l'une fut M^{me} Ferail et l'autre M^{me} Brevelet, Leperdit n'eut jamais de fils, bien que M. Ducrest, dans son *Histoire de Rennes*, lui en suppose un, pour bâtir là-dessus un petit roman à sensation.

A l'explosion de la Révolution de 89, Leperdit fit comme beaucoup d'autres. Il s'enthousiasma des idées nouvelles, se lança dans le mouvement et se posa en adorateur de la Liberté. Tous les crimes qu'on commettait en son nom, je ne veux pas dire et je ne crois pas du tout qu'il les approuva; mais, dévoyé dès lors, engoué des utopies démagogiques, débarrassé du joug de la Foi chrétienne et de la pratique religieuse, Leperdit se livra sans scrupules aux influences des clubs et des doctrines sectaires.

En 1793, Leperdit fut élu membre de la municipalité de Rennes, puis membre du Comité de Salut public, enfin nommé officier municipal par les représentants de la Convention, Pocholle et Carrier.

En 1794, il fut nommé maire par Esnue de la Vallée, autre agent et commissaire de la République une et indivisible.

Il est juste de le constater : Leperdit garda, dans ses fonctions, une conduite honnête. Il ne prit point l'initiative de la persécution. Il s'efforça même, autant qu'il le put, d'en atténuer les excès. Il était humain, il avait horreur du sang et des violences jacobines : voilà la vérité.

Il ne me coûte nullement de la proclamer.

Quant à la résistance ouverte qu'il aurait opposée à Carrier, comme le prétendent ses panégyristes (Le Jean, Levot, Ducrest), d'après une tradition populaire; quant à l'attitude fière, imposante, presque martiale, au moyen de laquelle il aurait déconcerté le farouche proconsul, il y a là... exagération.

Marteville, qui certes ne cherche pas à dénigrer son héros démocrate, en convient lui-même franchement.

Dans son *Histoire de Rennes*, il émet des doutes très sensés et très sérieux sur l'exactitude de la légende concernant l'héroïsme de Leperdit, ainsi que les mots plus ou moins sublimes que lui prête la tradition locale.

Ces mots, mis au jour, colportés par les *carbonari* et les *francs-maçons*, ces mots emphatiques sont — ou apocryphes ou singulièrement et artistement retouchés.

L'attitude rogue et raide de Leperdit devant l'empereur Napoléon n'est guère plus authentique.

Ce qu'il y a, dans sa biographie, de plus incontestable, c'est son républicanisme obstiné, c'est sa haine contre la royauté restaurée, c'est sa sympathie pour toutes les conspirations, toutes les émeutes, tous les attentats dirigés contre le gouvernement des Bourbons.

M. Ducrest peut essayer ses larmes de crocodile sur la mort tragique d'un prétendu fils de Leperdit, fusillé, soi-disant, à Saumur, pour avoir trempé dans l'insurrection de Berton!

D'abord, il est certain que Leperdit n'a jamais eu de fils.

Ce qui est exact, c'est que l'un de ses gendres — M. Ferail — impliqué dans la susdite conspiration, fut poursuivi et condamné, en 1822, à quelques années de prison; il en sortit, du reste, au bout de quelques mois, et loin d'en mourir, il a vécu jusqu'en 1846, chef d'un atelier de charronnage, rue Nantaise, à Rennes.

Ferail était un ardent fédéré de 1815, constant ennemi des Bourbons; aussi, en 1830, fut-il exalté, fêté, presque canonisé par les frères et amis, comme une victime de la tyrannie!

Leperdit est mort en 1825, à l'âge de 72 ans. (Voir Ducrest, Marteville, Levot.)

D'un esprit orgueilleux, d'un caractère têtu, opiniâtre, un peu fantasque, endurci dans l'incrédulité, Leperdit refusa obstinément, à son lit de mort, les secours de la Religion. Il ne voulut même pas admettre un prêtre à son chevet.

Pauvre vieillard! Sans foi, sans espérance, sans amour de Dieu, il se priva volontairement des consolations suprêmes et du pardon d'En haut, qu'il ne tenait qu'à lui d'obtenir.

Que la miséricorde divine l'épargne dans l'éternité!... Mais c'est une triste fin.

Le convoi civil de Leperdit, escorté par les anciens fédérés, les libre-penseurs, les impies et les francs-maçons de Rennes, fut un scandale pour le peuple fidèle de notre ville: elle avait mis en oubli les orgies révolutionnaires et n'était plus accoutumée à ces représentations païennes.

M. Levot (*Biographie bretonne*) prend occasion du refus du clergé d'assister aux obsèques du renégat catholique Leperdit, pour déclamer niaisement con-

tre l'intolérance des prêtres! On n'est pas plus sot et plus maladroit.

On voit encore, dans le cimetière de Rennes, l'obélisque de granit que les amis et les fanatiques admirateurs de Leperdit firent ériger à sa mémoire.

Conclusion: Leperdit ne fut certainement pas un méchant homme. Il eut des vertus privées, il se montra bon et utile citoyen; il vécut entouré du respect de sa famille et de ses amis. Seulement, la vénération publique dont l'affable sa légende est encore une exagération qui touche au ridicule.

Toutefois on a dû, et c'est ce qui a lieu, lui tenir compte d'un certain courage, d'une sorte d'intrépidité dans des circonstances critiques, désastreuses, amenées à Rennes par la tempête révolutionnaire. On peut certainement citer et rappeler, à la gloire de Leperdit, plusieurs actes honorables de modération, de fermeté stoïque, d'humanité méritoires et dignes d'applaudissements.

Mais il n'en est pas moins incontestable qu'il avait en face de lui la plus atroce, la plus implacable tyrannie. Les représentants terroristes Esnue de la Vallée, Pocholle, Carrier, etc., dominaient la situation; ils avaient en main la puissance et la force. Aucun scrupule ne les arrêtait; ces hyènes altérées de sang paralysaient et annulaient les velléités de résistance isolées qui tentaient de se produire. Nul n'était debout au milieu d'une ville terrorisée et abaissée sous le joug de ces scélérats¹.

1. Voici ce que dit Marteville dans son *Histoire de Rennes* sous la Terreur:

« On a dit que Carrier était parti de Rennes intimidé par la résistance qu'il avait rencontrée. On a cité les courageuses réponses que lui firent

Si Leperdit parvint à sauver quelques victimes soustraites à la fureur des proconsuls, des commissaires jacobins et des comités révolutionnaires, il ne put enrayer le triomphe du mal.

Brutus Magnier, à la tête du terrible tribunal de la Commission militaire organisée par Carrier, travaillait activement avec ses satellites impitoyables. Dans l'espace de quelques mois, plus de quatre cents têtes avaient roulé sous le couperet de la guillotine; les fusillades venaient d'ailleurs en aide à la tâche des meurtriers.

« Ne pouvant, dit M. Ducrest, faire disparaître l'échafaud en permanence sur la place d'Armes (place de l'Hôtel-de-Ville), il (Leperdit) le fit transférer sur la place Égalité (place du Palais), au-dessus de la grille de l'égout, *par la raison qu'il répugnait à une bonne police de voir ruisseler le sang en public.* »

« La ville, ajoute Marteville, se courbait de plus en plus devant la Terreur; et chaque jour la terrible guillotine faisait tomber quelque tête. Établie à poste fixe, à l'entrée de la rue de Bourbon, elle faisait couler un continuel ruisseau de sang qui se figeait et laissait sa trace sur les pavés. »

Il était difficile de tenter quelque chose pour atténuer la barbarie... Leperdit ne pouvait faire mieux; il eut du moins la pudeur d'une bonne pensée.

« Leperdit, Pongerard, un des chefs de la garde nationale, Blin le jeune et plusieurs autres. Nous croyons aisément que ces dignes citoyens jouèrent leur tête; mais nous hésitons à penser qu'abaissée devant lui comme elle l'était, la ville de Rennes eût résisté sérieusement à l'homme qui fit impunément périr plus de quatre mille malheureux à Nantes. Ce ne sont pas quelques citoyens de cœur qui sauvent, en ce cas, une cité; ils tombent, « victimes inutiles, et voilà tout ! »

Mais, en vérité, à juger sainement les choses, y a-t-il là de quoi s'extasier d'admiration, de quoi baser le piédestal d'une statue de grand homme que les adulateurs de Leperdit rêveraient de lui ériger; de quoi, enfin, transfigurer en « héros » le flegmatique tailleur de Pontivy, comme s'il eût préservé Rennes de l'abominable et humiliante tyrannie de la Terreur? comme s'il était le sauveur de la patrie?

Soyons calmes, justes et raisonnables.

Leperdit fut un honnête homme égaré au milieu d'une horde de canailles. Il fut probe et humain; il déploya parfois une énergie d'autant plus méritoire qu'il manquait d'appui.

Il ne pouvait pas avoir l'intrépidité entraînée d'un martyr chrétien. Il ne croyait pas.

Ce n'est pas là un HÉROS!!!

Gardons ce titre sublime pour qui en est réellement digne.

P. DE LA BIGNE VILLENEUVE



RENNES. — IMP. ANTONY LAURENT.
